Vérités et contre-vérités

Frédéric Gros

▶ **To cite this version:**

Frédéric Gros. Vérités et contre-vérités. Revue internationale de philosophie, 2020, 292, pp.9-15. 10.3917/rip.292.0009 . hal-03896397

HAL Id: hal-03896397
https://sciencespo.hal.science/hal-03896397

Submitted on 13 Dec 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

In: Revue internationale de philosophie, 2020/2 (n° 292), p. 9-15.
DOI : 10.3917/rip.292.0009

Vérités et contre-vérités

Frédéric Gros

J'aimerais présenter quelques réflexions autour du concept de vérité dans les travaux de Michel Foucault. Elles seront extrêmement schématiques, et pourtant ce problème de la vérité est, chez Foucault, à la fois compliqué et central. Il est particulièrement présent dans le dernier cours prononcé au collège de France, à travers par exemple l'analyse de la mort de Socrate ou l'étude des cyniques[1]. La question qu'on pourrait poser, à travers cette relecture, est celle du rapport entre vérité et obéissance, vérité et désobéissance.

On trouve chez Foucault l'idée que la vérité est une forme, une expression, un témoignage de désobéissance. La vérité est du côté de la révolte, de la résistance, du côté du « soulèvement » des subjectivités. Il s'agit de dire par là deux choses : premièrement, la vérité est une arme de combat, un instrument de lutte ; deuxièmement, le mouvement depuis lequel un sujet se soulève contre les pouvoirs exprime une vérité. Mais pourtant on trouvera dans les travaux de Foucault aussi l'énoncé exactement inverse : la vérité est ce qui produit de l'obéissance, la vérité est une manière d'obtenir notre obéissance, les « discours vrais » sont des instruments de soumission.

Il existe donc une ambiguïté, une tension, peut-être même une contradiction au cœur de l'idée de vérité, qui fait qu'on va trouver chez Foucault les deux énoncés : la vérité est ce qui nous fait obéir ; et : la vérité désigne le mouvement même de notre désobéissance. Le problème qu'il faudrait au bout du compte poser serait : est-il vraiment possible de parler ici et là de vérité, qu'y a-t-il donc de commun dans le concept de vérité qui puisse rendre possible ces deux acceptions ? L'important, ce serait déjà de construire la distinction entre deux styles, deux types, deux régimes de vérité : les vérités d'obéissance et les vérités de désobéissance.

Avant d'en venir aux dernières études de Foucault, à ce qu'on pourrait appeler son « tournant grec », on peut revenir très rapidement sur ce qui fut la première grande entreprise de Foucault, dans les années soixante et soixante-dix, à savoir l'archéologie et la généalogie des savoirs, et plus particulièrement des sciences humaines. La critique que Foucault adresse aux sciences humaines suppose

1. M. Foucault, *Le courage de la vérité*, éd. F. Gros, Gallimard / Le Seuil / Hautes Etudes.

un premier partage entre d'un côté des vérités « normatives » et, de l'autre, des vérités « singulières ». Foucault construit dans les années soixante-dix le concept de norme[2]. La norme, c'est un certain schéma de comportement, ce schéma de comportement qui, dans un certain nombre d'institutions comme l'école, l'usine, l'armée, est imposé ou intériorisé comme ce modèle d'attitude qu'il faut adopter sous peine de sanction. Les sciences humaines pour Foucault, de la psychologie à la criminologie, construisent la validité de ces normes à l'intérieur d'un discours de vérité, elles garantissent leur teneur épistémologique. La discipline produit la normalité comme *réalité* du comportement individuel, les sciences humaines définissent la normalité comme *vérité* du comportement. Les sciences humaines ne sont en cela pour Foucault ni des fausses sciences, ni des idéologies. Mais elles sont *réellement* vraies plutôt que vraiment vraies. Elles établissent la carte de vérité d'une réalité produite par le pouvoir. Elles ne mentent pas. Ce qu'elles décrivent ne relève pas pourtant d'une anthropologie fondamentale mais d'une ontologie politique.

Or cette entreprise disciplinaire de normalisation des existences peut provoquer des résistances. La réalité singulière des subjectivités se révolte, et produit dans sa rébellion des « contre-vérités », lesquelles ne sont ni des mensonges éhontés ni des impostures scandaleuses, mais des témoignages de l'impossibilité de réduire la vie à une norme. C'est par exemple la vérité du texte de Pierre Rivière qui déconcerte les questions des juges et des experts-psychiatries[3], c'est la vérité du combat des hystériques contre l'entreprise de codification neurologique par Charcot de leurs crises[4]. Pendant ce long et premier travail des années soixante-dix, Foucault fait la description historique, dans l'Occident moderne, de la formation des vérités disciplinaires, et pose surtout la question de leur fonctionnalité politique ou économique. Tout l'enjeu en effet est de comprendre à partir des études minutieuses de Foucault jusqu'à quel point les vérités disciplinaires sont au service de l'État qui veut contrôler ses populations et garantir l'ordre public, ou encore sont subordonnées à une économie capitalistique qui exige d'extraire de chaque corps le maximum d'utilité.

À partir des années quatre-vingt et de l'étude par Foucault des sagesses antiques, l'accent sera mis surtout sur les vérités de résistance. Le cours de 1984 propose trois grandes oppositions, dont les deux premières ont été déjà réfléchies dans les cours précédents. La première opposition essentielle, qui apparaît déjà

2. Cf. essentiellement *Surveiller et punir*, Gallimard, 1975.
3. *Moi, Pierre Rivière, ayant égorgé ma mère…*, Gallimard, 1973.
4. Cf. la fin du cours sur *Le pouvoir psychiatrique*, éd. J. Lagrange, Gallimard / Le Seuil / Hautes-Etudes, 2003.

dans le cours de 1982 (*L'herméneutique du sujet*[5]), est l'opposition entre ce qu'on pourrait appeler : les « vérités culturelles » et les « vérités éthiques ». Ce que j'appellerai ici vérité culturelle, c'est un élément de connaissance, un contenu de savoir, une vérité érudite qui ne fait que majorer un capital de savoir et creuse la « distinction » (pour reprendre le terme de P. Bourdieu[6]) entre une minorité savante et une populace ignare. L'acquisition de cette vérité ne suppose pas un travail de transformation éthique par le sujet sur lui-même, elle ne produit pas une modification du rapport à soi et du rapport au monde. Elle donne plus de puissance sociale, mais elle ne donne pas plus de consistance spirituelle. Les vérités culturelles, ce sont des connaissances savantes, spécialisées, des vérités académiquement reconnues et qui permettent de faire le partage entre les clercs et les laïcs, entre les diplômés et les non-diplômés, entre l'élite cultivée et le peuple ignorant. Elles ont une fonction de dénivellation sociale. Elles permettent d'introduire à l'intérieur d'une société des hiérarchies et des différences statutaires, d'augmenter sa domination sur les autres et de produire de la subordination.

Les vérités éthiques sont d'une autre nature : ce sont ces connaissances qui transforment le rapport éthique de soi à soi. Elles sont intériorisées progressivement au moyen de pratiques de soi. Ces vérités éthiques constituent le matériau premier de ce que Foucault appelle les techniques de subjectivation. Elles nourrissent et entretiennent le souci de soi. Le souci de soi, encore une fois, ne doit pas être compris comme l'expression d'une complaisance, d'un dandysme, d'un égoïsme, d'un repli sur soi. Le souci de soi, c'est d'abord une attitude par laquelle d'abord on intensifie la présence à soi-même. Se rendre présent à soi-même, c'est avant tout refuser de se laisser entraîner par le flux de l'existence, c'est empêcher la réactivité des réponses automatique. Si on se rend présent à soi-même, c'est pour pouvoir répondre correctement et selon des principes qu'on approuve aux sollicitations des autres et du monde, pour pouvoir être à la hauteur des événements, non pas en se servant de réponses toutes faites ou en leur opposant des réactions sociales, mais à partir de son propre fonds. Le souci de soi est donc un acte de responsabilité par lequel on répond présent aux autres et aux événements du monde à partir de soi-même, mais un soi réfléchi, consistant. Le souci de soi est une forme de résistance éthique, et non pas de complaisance. La vérité éthique nous entraîne à une désobéissance de résistance, au sens déjà où le soi résiste, ne se laisse pas entraîner passivement.

5. Ed. F. Gros, Gallimard / Le Seuil / Hautes-Etudes, 2001.
6. P. Bourdieu, *La distinction*, éd. Minuit, 1972.

La troisième opposition est construite par Foucault dans le cours de 1983, *Le gouvernement de soi et des autres*[7], quand il étudie le concept grec de *parrêsia* dans ses variantes et son évolution. Elle aussi sera reprise au début du cours de 1984[8]. C'est ce qu'on pourrait appeler la différence entre les « vérités dominantes » et la « vérité dissidente ». La vérité dominante, c'est l'opinion générale, la vérité du plus grand nombre, la *doxa*. On pourrait même dire d'une certaine manière la vérité « démocratique » – au sens évidemment faible et péjoratif de la démocratie : une vérité que tous acceptent *en masse*, reconnaissent passivement en bloc, qui fait l'objet d'un partage sans examen. La vérité alors exprime ce qu'une collectivité politique, à tel ou tel moment de son histoire, considère comme juste, raisonnable, légitime. On pourrait ajouter un autre caractère : la vérité dominante est ce que le plus grand nombre a *envie* d'entendre, ce qui *conforte* la majorité dans ses certitudes. La vérité dominante repose sur un accord. Un accord certes peut supposer une délibération commune, une adhésion réfléchie, un effort de consensus, mais dans le cas des vérités dominantes, il est plutôt le résultat de la lâcheté, de la flatterie, de la paresse. La vérité dominante, c'est une vérité qui est reconnue par tous, mais n'est pensée par personne en particulier. Ce que les Grecs appellent *parrêsia*, c'est l'énonciation publique par un individu d'une vérité qui dérange, inquiète, brise le consensus, c'est le courage d'énoncer des vérités qui ne plaisent pas au grand nombre, quel que soit le risque, c'est la production d'une vérité comme différence. La *parrêsia* introduit dans le consensus une dissonance, mais cette dissonance oblige chacun à entendre ce qu'il refusait d'entendre, à regarder en face une situation qu'il préférait se dissimuler à lui-même. Certes la vérité produit du désaccord, de la disharmonie, du dissensus à partir du moment où elle est aussi ce qu'on se cache à soi-même et aux autres. La *parrêsia* permet de penser cette forme de désobéissance qu'on appelle la dissidence, et il faudrait même parler d'une dissidence civique. La dissidence civique consiste à faire éclater une vérité qui introduit une rupture dans un consensus fondé sur ces vérités publiques qu'on accepte parce qu'elles sont celles de tous les autres et qui ne sont que le refuge des lâchetés politiques.

Le cours de 1984 reprend ces deux dernières oppositions entre la vérité culturelle et la vérité éthique, entre la vérité dominante et la vérité dissidente. L'étude de l'ascèse et de la *parrêsia* cynique permet cependant de les réorchestrer. Avec l'étude des cyniques et l'introduction du concept de « vraie vie », on trouve en effet une dernière distinction : entre ce qu'on pourrait appeler la « vérité

7. Ed. F. Gros, Gallimard / Le Seuil / Hautes-Etudes, 2008.
8. *Le courage de la vérité*, éd. F. Gros, Gallimard / Le Seuil / Hautes-Etudes, 2009.

essentielle » et la « vérité élémentaire ». Les vérités essentielles sont celles que la métaphysique essaye de découvrir, de formuler. Il s'agit de découvrir au moyen de la pensée ce petit nombre de vérités qui résistent au doute, qui résistent au temps, qui résistent à la contestation, qui soient à la fois rationnelles, universelles, éternelles et définitives. Cette recherche s'effectue dans l'élément du discours, de la démonstration, de l'argumentation rationnels. La vérité essentielle est un défi que la philosophie adresse à la pensée et au langage. La vérité essentielle est ce qui fonde l'identité de chaque chose, ce qui fait qu'elle demeure identique à elle-même. C'est ainsi que la philosophie platonicienne exige de traverser le brouillard du sensible afin de parvenir par la pensée à ces vérités pures, idéales, essentielles et souveraines, à partir desquelles seulement pourra se définir un gouvernement rationnel de la cité. La vérité essentielle purifie la pensée, elle est le miroir de la pensée et la pensée est son reflet. La vérité produit de la similitude, de l'identité, de la conformité.

Mais il existe un second défi que la philosophie adresse cette fois *à la vie même*, et c'est ce défi, immense et dérisoire, que les cyniques, se réclamant les vrais héritiers de Socrate, représentent face au platonisme. Il s'agit, au-delà de toutes les conventions sociales, au-delà des règles de savoir-vivre, de découvrir le petit nombre de choses élémentaires dont on a vraiment besoin pour vivre, et d'alléger brutalement l'existence du poids inutile et mort des conventions. Ce que Foucault à propos des cyniques appelle la « vraie vie », c'est une existence débarrassée de tout ce qui est accessoire, secondaire, inutile, de tout qui relève de la convention sociale ou des codes historiques, une existence « réduite » au strictement élémentaire. Mais cette réduction vaut émancipation. Le mouvement cynique propose de décaper l'existence, de la débarrasser des conventions hypocrites, de la soustraire aux artifices sociaux, afin de retrouver à la racine même de la vie, les vérités élémentaires : celles qui nous font vivre, qui sont le suc (ou « la moelle », dirait Thoreau[9]) de la vie, et qui représentent une source d'énergie. Ici encore se définit une forme de désobéissance qu'on pourrait appeler « subversion ». Les cyniques pratiquent ce qu'on peut appeler un « passage à la limite » : ils exagèrent l'exigence, prônée par la philosophie, de pureté, de nature et de vérité, au point de mener une vie crasseuse, infâme, scandaleuse ; ils désobéissent aux codes, ils ignorent les conventions sociales, ils méprisent les hiérarchies sociales et les pouvoirs politiques, mais par fidélité aux vérités élémentaires de la vie et du corps. La vérité élémentaire produit de l'altérité, une altérité qui fait entrevoir ce qu'étouffent, masquent, occultent, recouvrent les « bonnes » manières et les préceptes du savoir-vivre : l'énergie

9. H.-D. Thoreau, *La moelle de la vie*, trad. T. Gillyboeuf, Fayard, 2006.

sauvage – ce que Rimbaud bien plus tard appellera la « vigueur ». La vraie vie des cyniques est une provocation dont le but est d'inquiéter, de déranger ces bonnes consciences qui sont en même temps des fausses consciences, et les certitudes sociales.

On peut conclure sur une idée paradoxale, mais qui constitue bien le résultat des descriptions antérieures : il existerait deux grands régimes de vérité. Un premier type de vérités compose le système par lequel il nous est demandé d'accepter la « réalité » du monde, c'est-à-dire finalement le bien-fondé des dénivellations sociales. Les discours vrais des sciences humaines normalisent les comportements individuels, les vérités culturelles autorisent les hiérarchies, les vérités consensuelles s'imposent dans le débat public, la vérité essentielle oblige la pensée. À chaque fois ce sont des formes d'obéissance. Et il existe un second type de vérité qui oppose aux normes l'intensité des vies singulières et constitue le sujet comme un point ultime de résistance. Demeure une question, question dont Foucault reconnaît la légitimité, la pertinence, mais qu'il délaisse. Cette question légitime serait la suivante : « mais enfin, vous parlez de vérités disciplinaires produites par les sciences humaines, de vérités dominantes qui étouffent le débat, de vérités érudites ou essentielles que la philosophie ou la science construisent, et vous dites que ces vérités nous apprennent à obéir. Mais ces vérités sont-elles vraiment vraies ? De la même manière, les vérités irréductibles, éthiques, parrèsiastiques, élémentaires, qui servent de point d'appui pour la résistance ou la révolte des sujets, quel est le fondement depuis lequel on peut précisément les appeler "vraies" ? ».

Cette question de la vérité de la vérité est celle de l'analyse épistémologique du vrai. Foucault ne la pose pas. Cette question de la vérité de la vérité suppose en effet qu'on accepte *a priori* que le contraire de la vérité, c'est l'erreur, l'illusion, l'idéologie, le mensonge, la fiction. Mais quand Foucault écrit une histoire politique de la vérité, il ne se base pas sur l'opposition entre la vérité et l'erreur. Quand il écrit une histoire politique de la vérité, il décrit la lutte incessante, l'éternelle bataille entre des vérités qui nous apprennent à obéir, à accepter le réel et ces « contre-vérités »[10] qui nous font résister, nous entraînent à transformer le monde et nous-mêmes, produisent ces formes de désobéissance que sont la transgression, la dissidence, la résistance, la subversion.

Cette suspension épistémologique, cette réserve (ne pas poser la question de la vérité de la vérité, ne pas rechercher les critères de vérité) ne signifie pourtant

10. Ce concept est forgé sur le modèle de celui de « contre-conduite » employé par Foucault dans son cours prononcé en 1978 *Sécurité, territoire et population*, éd. M. Senellart, Gallimard / Le Seuil / Hautes-Etudes, 2004.

pas indifférence, mépris, négligence. On va trop vite en faisant de Foucault soit un sceptique radical qui aurait (par nihilisme vengeur ? par esthétisme irresponsable ?) fait de la mort de la vérité (après la mort de l'homme) un programme de travail, soit encore (pour évoquer un débat contemporain) le garant théorique d'une époque de post-vérité bien décidée à se complaire dans le marécage des *fake-news* plutôt que d'affronter le sérieux du travail de la vérité. À cette caricature on peut opposer quelques éléments. On pense d'abord à tout le début du cours de 1976 *« Il faut défendre la société »*[11] qui constitue un éloge des savoirs « locaux », au détriment des grands systèmes de pensées. Le vrai, dans sa signification la plus humble et en même temps la plus résistante (« ce qui est le cas ») et tel qu'il fait l'objet d'une exposition discursive probe dans un savoir local, volontairement limité et qui ne prétend ni formuler des lois historiques universelles, ni apporter une contribution à l'anthropologie fondamentale, mais seulement dire « ce qui est le cas » à tel endroit et à tel moment, ce vrai représente une arme de combat tout à fait essentiel. Ce sont des informations précises et « vraies » sur le traitement des détenus en prison, sur les conditions de vie des plus pauvres, sur la corruption des politiques et les réseaux d'influence qui constituent évidemment les instruments critiques les plus virulents et les plus efficaces contre le brouillage produit par ce que Marx appelait dans son *Idéologie allemande* « la pensée dominante ». Foucault ne s'y trompe pas, et reprend à plusieurs reprises[12] la citation de G. Dumézil dans son *Servius et la fortune* qui vante la « force du vrai » par ces termes : « la Vérité est très tôt apparue aux hommes comme une des armes verbales les plus efficaces, un des germes de puissance les plus prolifiques, un des plus solides fondements pour leurs institutions »[13]. Ce sont les visages et les modalités différenciées de cette force que Foucault n'a cessé, dans son histoire politique de la vérité, de décrire avec minutie et passion.

Vérités d'obéissance	**Types d'obéissance**	**Vérités de désobéissance**	**Types de désobéissance**
Vérité normative	Normalité	Vérité irréductible	Transgression
Vérité culturelles	Subordination	Vérité éthique	Résistance
Vérité dominante	Conformisme	Vérité dissonante	Dissidence
Vérité essentielle	Identité	Vérité élémentaire	Subversion

Sciences Po-Paris

11. Ed. F. Gros, Gallimard / Le Seuil / Hautes-Etudes, 2.
12. Cf. par exemple au début de *Mal faire, dire vrai Fonctions de l'aveu en justice*, éd. F. Brion & B. E. Harcourt, Presses Universitaires de Louvain, 2012.
13. Paris, Gallimard, 1943, p. 244.